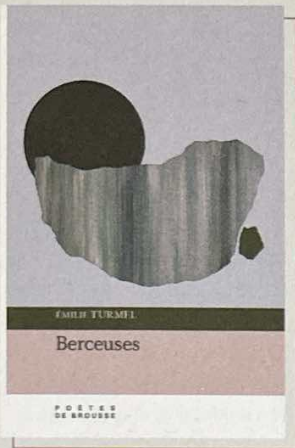


Le rythme puissant de la vie



Émilie Turmel

BERCEUSES

Poètes de brousse, Montréal,
2023, 88 p.

Suivre l'évolution des poètes qui me touchent, d'un livre à l'autre, est l'une de mes grandes joies de lectrice. À l'annonce d'une nouvelle parution, mon désir, ma curiosité, s'éveillent. *Berceuses*, troisième recueil d'Émilie Turmel, m'emballait d'emblée, avec ses questionnements sur la transmission et la maternité, sur le don de soi, le souvenir.

Plongée essentielle au cœur des gestes répétés que l'amour commande, le livre étonne par sa forme : de longues suites ininterrompues, des enfilades de deux, parfois de trois ou quatre vers, se succèdent, sans titre. Un mouvement entêtant s'installe, « recréant ce rythme usé / qui ressemble à la vie ». La répétition de vers (« avec la constance / de cent métronomes » par exemple) ou d'images (le chêne rouge dont est fabriquée la chaise, le craquement du bois, la bascule de la

chaise sur le plancher) ajoute à l'effet hypnotisant des poèmes. Le rythme, celui d'un balancier, se maintient tout au long de la lecture. Les lieux se démultiplient, la chambre dans laquelle la mère berce l'enfant est actuelle et passée, les souvenirs, ceux de la narratrice bébé, ceux de la narratrice devenue mère, entrent en collision. Le titre du livre est une fenêtre ouverte sur diverses couches de sens, à la fois la chaise berçante, la femme apaisant l'enfant, la chanson que l'on chante aux petits avant d'aller au lit et qui voyage de mère en fille depuis des lustres.

Un aspect central du livre est la dichotomie ressentie par la narratrice. Comment se sentir entière, quand « le temps de la maternité / n'est pas celui de l'écriture / mais le temps du chant / le temps des hurlements » ? Femme, autrice, mère, autant de rôles à endosser et qui poussent à chercher l'unité : « tu berces / en remerciant le sentier / qui mène du vacarme au silence ». Il faut poursuivre le geste, continuer de soigner, de bercer, sachant que la paix va finir par arriver. Le livre est traversé d'estampes réalisées par l'autrice : des formes arrondies, circulaires, entrelacées, à l'image de la mémoire convoquée dans les poèmes, du mouvement de pendule qui ponctue les textes. Ces formes sont-elles le miroir des interrogations, des inquiétudes, des colères de la narratrice ? Ou alors sont-elles « deux sœurs / du même sang » ? Elles m'évoquent les ombres ondulantes des différents rôles endossés par la femme, la mère, l'autrice. Elles se

rejoignent, liées par un trait élastique. Puis deviennent une seule et même figure, emboîtées l'une dans l'autre, une sphère parfaite, dont le reflet n'est jamais loin.

Les liens qui unissent les femmes habitent, nourrissent la poésie d'Émilie Turmel depuis *Casse-gueules*, son premier recueil, paru en 2018. Filiation et transmission sont creusées, d'un livre à l'autre, pour en faire jaillir les nombreuses nuances. La figure maternelle, mise en lumière sous l'angle du rapport mère-fille dans *Vanités*, second recueil de l'autrice, se trouve dans *Berceuses* explorée sous celui de la fille qui, une fois devenue mère, prend la pleine mesure de l'histoire qu'elle porte, de son héritage, de la répétition des gestes, de la mort et de l'oubli qui ne sont jamais loin. La voix de la poète se déploie dans ce livre sur un même ton, un métronome. Sa force se niche dans sa durée, dans sa volonté de dire, de se soulever, de déclarer son amour. L'écriture d'Émilie Turmel, déjà fortement évocatrice dans ses deux livres précédents, gagne en sensibilité, en vérité, en puissance. Tout comme la lumière qui jaillit de *Berceuses*, qui se faufile à travers les stores, se reflète sur les murs, la voix de l'autrice est promesse d'amour, gardienne d'une lignée, d'une mémoire.

— Valérie Forgues